

hommes d'état ont fait un bon travail en établissant l'autonomie au point de vue politique, mais les pionniers l'avaient déjà gagnée en grande partie, dans le sens réel du mot. Quand des hommes et des femmes abandonnent l'aisance, la certitude du lendemain, la société, le chemin tout tracé par la civilisation, pour aller attaquer la forêt avec la hache, le fusil et une petite provision de bouche; pour défricher leur propre ferme, construire leur propre maison, pourvoir à leur nourriture et confectionner même leurs vêtements, ils sont plus autonomes que ceux qu'ils laissent derrière eux, ou que ceux qui vivent à l'abri de tout souci et suivent le chemin tout tracé de la civilisation semée par ces vaillants pionniers. C'est à tort que nous considérons ces gens comme appartenant à une société naissante à laquelle on doit faire connaître graduellement les bienfaits de l'autonomie. Dire que ce peuple indépendant était gouverné par des hommes d'état et des fonctionnaires habitant à des milliers de milles de distance et vivant dans des conditions si différentes de la leur, est un non-sens bien que cela puisse sembler une tyrannie.

A cette importante population de Canadiens-français, vint s'ajouter un fort contingent d'immigrants de race anglaise.

Alors surgit un problème qui s'annonçait depuis plusieurs années et qui fut occasionné par la différence de race et plus encore, la différence de religion, entre les Anglais et les Français. La situation fut parfois très tendue, rarement dangereuse, mais elle fut envisagée avec bon sens par de sages hommes d'état et je crois pouvoir dire que si la question n'est pas entièrement réglée, elle est au moins en bonne voie de l'être. Les deux races s'unirent dans la lutte pour l'autonomie. Ce fut l'œuvre du parti libéral, mais je suis encore plus fier de dire que ce fut surtout une œuvre canadienne. Je concède de bon cœur à Lord Durham, tout le mérite qui lui revient, pour sa sagesse, sa prévoyance et son courage, mais je ne saurais oublier que le côté pratique du programme, le gouvernement responsable, est dû aux Réformateurs canadiens, auxquels on ne peut attribuer un travail pour atteindre l'impossible: c'est-à-dire, l'assimilation des Canadiens-français par le peuple de notre race.

L'histoire elle-même nous apprend que l'ancienne loi d'union, basée sur cette idée d'assimilation, était impraticable et ce fut dans le but d'y trouver remède, que fut inauguré le mouvement qui nous a conduit à la fédération. Ce mouvement a été en partie, le résultat de différends entre le Haut et le Bas Canada, qui finalement paralysèrent pour ainsi dire, l'action du gouvernement. Il faut aussi en attribuer la cause au besoin d'obtenir d'autres débouchés pour le commerce après l'abrogation

du traité de réciprocité avec les Etats-Unis, et enfin à la nécessité de créer de nouveaux moyens de défense, depuis que les autorités britanniques nous avaient donné avis que nous devions dorénavant compter davantage sur nous-mêmes.

Je ne vous raconterai pas les difficultés qui furent surmontées; je dirai seulement que l'œuvre de la Confédération fut achevée grâce à l'habileté des hommes des deux partis, qui étaient dévoués aux intérêts généraux. La fédération des deux provinces a remplacé un lien rigide par un lien suffisamment élastique pour permettre l'expansion jusqu'à l'Atlantique à l'Est et jusqu'au Pacifique à l'Ouest. Les petites colonies isolées et bouleversées de 1864, ont fait place à un état qui, s'il ne forme pas strictement parlant, une nation, possède au moins tous les éléments et les moyens de le devenir. Son territoire fait face de trois côtés à l'océan; il est situé sur la grande artère du commerce mondial et il peut recevoir une population égale à celle des îles britanniques. La Confédération a marqué le premier et le plus grand pas vers l'expansion de notre pays. Je dis sans hésiter, que ce premier pas a été un succès. Durant certaines périodes, le progrès a été lent et le découragement s'est fait sentir; mais ce ne furent que des adversités passagères dans le cours de notre histoire. Pour s'encourager, il faut regarder le cours du fleuve plutôt que les contrecourants; nous ne devons pas nous arrêter aux courtes périodes, mais considérer celles qui sont de longue durée. Je ne vous ennuierais pas en citant des statistiques, mais je vous engage, pour votre propre satisfaction, à comparer les conditions de 1867 à celles de 1926. Le petit livre de M. Frank Yeigh, intitulé: *Five Thousand Facts About Canada*, le *Year Book*, et autres publications du gouvernement, qui vous ont été distribuées, vous donneront à ce sujet, tous les renseignements voulus. Constatez le progrès en superficie, en population, en milles de chemins de fer; l'augmentation des transports par voies ferrées, l'expansion de l'agriculture, des industries, des marchés domestique et étrangers, et votre cœur débordera de reconnaissance envers le passé et sera rempli d'espoir pour l'avenir.

Remarquez le progrès en ce qui concerne notre défense nationale. En 1867, on se demandait avec inquiétude si le Canada serait en mesure de défendre son propre territoire et s'il ne devrait pas avoir recours à la mère-patrie. Cinquante ans plus tard, nous trouvons le Canada possédant des moyens plus que suffisants pour se défendre en cas d'attaque. Je fais cette déclaration dans le but de contredire ceux qui disent que notre pays compte sur l'appui de l'Angleterre pour se défendre.